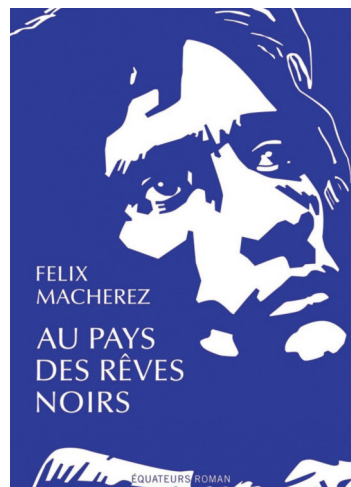


Gérard Macé
Et je vous offre le néant
 Gallimard, 144 p., 19 euros

Gérard Macé le confesse dès son avant-propos, il n'éprouve aucune fascination particulière pour le marquis de Sade. Et pourtant, la lecture qui est la sienne d'une œuvre protéiforme, écrite en grande partie en prison, tombe à point nommé alors que se façonne devant nous un nouvel ordre moral ayant la vertu en ligne de mire. Aussi peut-il paraître urgent d'opposer à ce radicalisme puritain une radicalité tout autre, celle d'un athéisme jouissif et sans concessions. « Sade est victime du sadisme », écrit fort justement Macé dans ce récit d'une lecture toute personnelle que constitue *Et je vous offre le néant*, dont le titre se réfère explicitement à *la Philosophie dans le boudoir*. Loin d'incarner cet esprit de cruauté dont la réalité historique regorge depuis la Révolution française et la Terreur qui lui fut corollaire, le philosophe libertin prolonge bien plutôt une pensée matérialiste qui fut aussi en partie celle de son temps. Sade représente la radicalité de l'esprit encyclopédique des Lumières qui le conduisit à s'intéresser, en digne précurseur des anthropologues et des ethnographes, à la relativité des croyances et des coutumes : « Plutarque, l'Égypte antique, des peuples inconnus, des fictions oubliées, les voyageurs qui ont fait le tour du monde, les fables et la philosophie, tout est bon pour démontrer que tout existe [...] », commente Macé, soulignant au passage la primauté de l'habitude sur les lois mêmes de la nature. Plus attendues mais tout aussi convaincantes sont les pages rappelant les intertextes littéraires de l'œuvre de Sade, empruntant aussi bien au roman gothique, à l'épopée, au théâtre, aux dialogues philosophiques et aux contes philosophiques, pour nourrir une imagination hors normes toujours en passe d'être rattrapée par le réel.

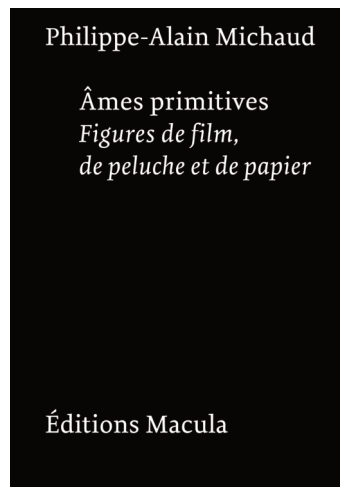
Olivier Rachtet



Felix Macherez
Au pays des rêves noirs. Sur les traces d'Artaud au Mexique
 Équateurs, 200 p., 20 euros

C'est un fait : le faux règne en maître désormais, notamment dans le domaine de la production artistique. Antonin Artaud ne s'y était pas trompé, lui qui assimilait les œuvres d'art, dont il excluait ses dessins et, pensons-le, aussi ses textes, à « des simulations esthétiques de la réalité », comme le rappelle Felix Macherez dans ce journal sur les traces de l'auteur de *Voyage au pays des Tarahumaras*. Dans *Au pays des rêves noirs*, Macherez accomplit autant un pèlerinage qu'une quête intérieure, suivant les étapes empruntées par Artaud lui-même, fort de l'adage selon lequel « les décisions prises à la suite d'une lecture sont souvent les meilleures ». On se souvient qu'Artaud était parti en février 1936 – soit quelques années avant son internement à Rodez et sa disparition douze ans plus tard – en quête de ces Indiens précolombiens pratiquant le rituel du peyotl Ciguri qu'il définissait comme « le rite du soleil noir ». Expérience viscéralement athéologique chez l'auteur de *l'Ombilic des limbes*, donnant accès à une cosmologie sacrée d'une rare intensité. Artaud fuyait Dieu et son implacable système du jugement, ce Dieu dont Macherez découvre, en errant dans des quartiers populaires mexicains, qu'il est encore « l'espérance des désespérés joyeux ». Mais la réalité est plus dure encore à étreindre : quand ils ne sont pas assimilés par un État qui choisit de les prendre à sa charge en les coupant de leur langue et de leur culture, les Tarahumaras sont aujourd'hui aux mains des cartels de la drogue. Le mythe a vécu, et son mythographe avec. « De la cruauté cosmique à la cruauté du trafic », déplore Macherez qui rend néanmoins hommage, dans une prose souvent brûlante, au « langage *tarahumaresque* inventé [par Artaud] pour sacrer et massacrer la langue ».

Olivier Rachtet



Philippe-Alain Michaud
Âmes primitives. Figures de film, de peluche et de papier
 Macula, 208 p., 26 euros

Seul Philippe-Alain Michaud pouvait écrire ce livre, fidèle à ses sujets d'élection : historien de l'art chargé de la collection des films au Centre Pompidou, il a écrit sur les relations entre cinéma et arts plastiques, s'est intéressé au dessin, au rêve, à la philosophie, à l'anthropologie, et considère ici ces objets d'étude a priori mineurs que sont « l'univers de Krazy Kat ou de Little Nemo, [...] le cinéma burlesque ou scientifique, [...] les danses de possession en Italie du Sud ou [...] les mythologies indiennes » – ainsi que l'ours en peluche. Une réflexion profonde soutient les neuf chapitres de cet essai érudit, autour de ce que Philippe Descola nomme « l'imputation par les humains à des non-humains d'une intériorité identique à la leur » et des formes qu'elle peut prendre, de leur signification, leur perception, leur impact. « Car pour qu'une figure apparaisse, il faut qu'un corps disparaisse et la figurabilité en tant que telle est un récit de séparation. C'est pour cela que la question de la représentation a partie liée avec le deuil et que le deuil, à l'inverse, nous renvoie toujours à l'énigme de la représentation. » On découvrira les avantages du cinéma en relief, appréciera le tragique du burlesque, se délectera du plus beau chapitre (sur « Krazy Katcina ») ou méditera la fin du *Dead Man* de Jim Jarmusch. D'un propos très dense surgissent quantité d'histoires magnifiques, ainsi lorsque Platon explique la berceuse : « On pourrait dire que [les mères] enchantent leur enfant dans le sens le plus strict du mot, de la même manière qu'on le fait des Bacchantes, en unissant la danse et la musique. » Empreint de la fugacité de l'image en mouvement, l'ouvrage évoque ce que nous avons suscité, qui nous ressemble et s'anime, puis s'éteint, enfin nous demeure.

Anne Bertrand



Raphaël Koenig
Cérès Franco.
Pour un art sans frontières
 Le Livre d'art, 120 p., 20 euros

L'ouvrage de Raphaël Koenig est la première biographie de la critique d'art, commissaire d'expositions et galeriste brésilienne Cérès Franco, née en 1926, installée à Paris en 1952, à l'occasion de l'ouverture d'un musée consacré à sa collection, à Montolieu (Aude). L'étude se concentre sur la décennie 1962-72, où la démarche de Cérès Franco affirme sa plus grande singularité, inventant la fonction de commissaire indépendante en une série d'expositions (*Formes et magie*, 1962 ; *L'Œil de bœuf*, 1963), associant artistes émergents ou établis, originaires de plusieurs continents, et qui font date. Après le coup d'État militaire de 1964, sa carrière parisienne se double d'un engagement actif sur la scène brésilienne : l'exposition *Opinião 65*, à Rio de Janeiro, réhabilite la notion d'art engagé. Son intérêt se concentre ensuite sur l'art naïf brésilien, qu'elle contribue à introduire en France puis en Europe de l'Est. Pour la collectionneuse, l'association de l'art « naïf » et de l'avant-garde ne permet pas seulement de décloisonner esthétiquement et socialement la production artistique. Elle répond également à l'exigence d'un art populaire émancipé de l'influence européenne ou nord-américaine, et dont la puissance figurative exprime la singularité des individus qui le produisent. Née de débats propres au modernisme brésilien, entre volonté d'intégration aux courants internationaux et ambition de fonder un art « national » brésilien, mais aussi de l'héritage de l'enseignement de Meyer Schapiro dont elle a suivi les cours à l'université de Columbia, et de son souci de l'expressivité du style par-delà les hiérarchies esthétiques, cette démarche annonce une approche contemporaine, notamment illustrée par Jean-Hubert Martin, qui signe la préface.

Laurent Perez